

# La langue de sous-France

## *Les ânes de Ferney*

Dimanche prochain, à *L'esprit public*, sur France Culture, Jean-Louis Bourlanges va encore dire « lequel » à la place de *de laquelle, duquel* ou *desquelles*. Son compère Max Gallo, de l'Académie française, ne le corrigera pas : il fait la même erreur. Billevisées ? Une question *politique majeure* se tient pourtant exactement là, où l'élite ne la voit pas.

Au tournant du millénaire, tout le monde *pianote*, les vieux comme les jeunes : tout le monde fait des fautes, même les beaux parleurs. Le contrôleur n'articule pas au micro du TGV, le pilote d'Air France bafouille en lisant son communiqué de grève — bel uniforme, salaire à cinq chiffres, mais niveau CM2. Ainsi de ces fautes en tous genres qui pullulent dans les citations de Voltaire que la municipalité de Ferney-Voltaire a fait sceller à grands frais sur des dalles de bronze : pour accumuler de telles fautes d'orthographe, de grammaire, d'intelligence et d'attribution, il faut toute une chaîne d'irresponsabilité, école, mairie, entreprise, société ;

une chaîne particulièrement symbolique — en ce lieu qui mène au château du philosophe ! — de l'effondrement de la transmission, mais aussi d'un renversement historique majeur : les ânes de Ferney-Voltaire prolifèrent à la télévision et des millions de fautes pullulent sans cesse par courriels et sms. C'est l'époque *Omar m'a tuer* : les Français qui se distinguaient, bien avant Richelieu et même avant François I<sup>o</sup>, par leur souci de défendre leur langue, désormais la négligent, l'oublie, préfèrent l'anglais de façon militante, adorent la faute et lui témoignent une indifférence mortelle.

## *La faute à Voltaire*

Le maire de Ferney-Voltaire assure que « Voltaire se *marerait* [*sic*] beaucoup en voyant ça » : il le ridiculiserait plutôt, à sa façon cinglante. La langue évolue par les fautes du plus grand nombre ; quand tout le monde commet toutes les fautes à la fois, elle *involve*. La langue est un nuage de soixante mille mots qui traverse le millénaire, lentement, en se transformant sur les bords, mais ce nuage est aussi un système cohérent où tout tient ensemble par certaines *prescriptions* spécifiques. Pour le comprendre, il importe de

distinguer deux catégories de « fautes », non pas l'orthographe ou la grammaire mais les *fredaines* et les *avaries*. Les *fredaines* ne portent que sur la convention (par exemple, on ne se rappelle pas « DE » quelque chose) : ce sont des peccadilles. Tandis que les *avaries* portent sur les prescriptions, qui sont structurelles : elles affectent la fragile et complexe mécanique du nuage. Voltaire dans une seule lettre écrit ainsi ces mots : « *baucoup, nouvan, touttes* » ; mais il accorde les participes ! Quand le penseur de Ferney-Voltaire écrit « *letres* » c'est une *fredaine* ; quand Frédéric Mitterrand, ministre de la culture, dit à la télévision «...les lettres que j'ai FAIT... », c'est une *avarie* — par où le nuage se désagrège.

### *La langue de Coluche*

Une première *avarie* générale s'est produite avec l'entrée de la langue française dans l'ère audiovisuelle, de 1950 à l'an 2000. Entendez, dans le film de Chris Marker, *Le joli mai* (tourné en 1968 et reparu en 2012), à quel point elle a perdu la richesse de son vocabulaire, sa diction claire et son euphonie, qui lui sont essentielles car elles définissent un rapport particulier à l'interlocuteur. Cette langue ne se parle que dans le souci de son esthétique ; elle disparaît avec ceux qui, « lorsqu'ils ouvrent la bouche, ne peuvent pas faire une liaison, sont incapables de prononcer deux consonnes de suite, disent *aut'* pour *autre*, *quat'* pour *quatre*, et qui ne se sont mis dans la tête que *pas facile* se dit *pas h'évident* » (Renaud Camus, *L'Infini*, n°52) : à la langue de Molière succède la langue de Coluche, candidat à la présidence de la République et qui entre à l'Élysée avec Sarkozy (« *J'écoute mais j'tiens pas compte* »).

Avec le passage de l'ère de Gutenberg à l'ère de Bill Gates, au tournant du millénaire, qui s'annonce comme une longue Antiquité nouvelle avec l'anglais comme néo-latin, la langue française se voit percutée dans sa logique la plus originale — l'exigence de précision. Depuis mille ans (note le grammairien Hanse) le français employait l'indicatif après « après que », puisque l'action *a eu lieu*, qu'elle est un fait («...après que les poètes ONT disparu », chantait Trenet) ; or, à l'époque du *virtuel* qui se définit comme cela même qui ne distingue pas le Réel, le plus grand nombre verse à cette confusion (appelée solécisme) : « après que sa moto soit tombée en panne » (portail Yahoo, 2013) « après que je *sois* élu » (Giscard d'Estaing, 31 août 2014), « après que le président *m'ait* nommé Premier ministre » (Emmanuel Valls, 26 août 2014) ;

de même se développe l'indistinction de deux sons, entre l'île de RÉ, comme la note de musique, qui marquait le futur (-rai), et Gilles de RAIS, comme dans *raisin*, qui indiquait le conditionnel (-rais), confusion où perdre la notion du temps, la distinction du fait et de l'hypothèse, ainsi que la parole qui engage : simultanément, les journaux d'Alain Bédouet (qui excipe à tort de l'accent bordelais) sur France Inter et de Laurent Delahousse (qui est inexcusable) sur France 2 («...les chocs enregistRAITS par le cerveau...»), propagent chaque soir ce nouveau temps des analphabètes : le *confusionnel*.

### *L'avarie au cœur*

La langue française n'est supérieure à aucune autre mais différente de toutes, par une originalité extra-ordinaire : elle est la seule au monde qui ne prononce pas tout ce qu'elle écrit. Et pour laquelle ce qui ne se prononce pas constitue une vérification *sémantique* permanente. Si je dis « ils entrent », je renvoie à l'écrit en prononçant le S (« Il Z entrent »), et l'écrit précise indiscutablement qu'il s'agit bien du pluriel, avec « ENT » que je ne prononce pas : en français la grammaire écrite accompagne l'oral, offrant un sous-titrage constant, une précision imparable et incomparable, et par conséquent un idéal de l'interlocuteur et de la relation. Ainsi la langue française ne pratique-t-elle pas l'*oral*, mais ce qu'il faudrait appeler le *parlécrit*.

Sa puissance et son exigence tiennent en ce phénomène élaboré à la Renaissance, la *vérifiabilité* par la grammaire, disons son *vidimus*, d'un terme latin (« nous avons vu ») par lequel commençaient jadis les attestations qui certifiaient la conformité d'un acte. C'est sur ce point qu'elle est *la langue française*. C'est par là qu'elle se fait entendre. Par là qu'elle peut mourir. Le *vidimus* est son point sensible. Or c'est cela que percutent de plein fouet les technologies virtuelles, qui abrègent le *vidimus*. Aucune autre langue que le français n'est affectée à ce point, en son cœur de réacteur, par les technologies virtuelles. Sans cette possibilité non-pareille qu'elle offre — *sans* le *vidimus*, la langue française deviendra une langue comme une autre (le latin étant une langue sans *vidimus*).

L'école ne constitue pas une cause principale de l'effondrement de la langue, parce que elle est elle-même *à l'intérieur*, traversée par cette mutation médiologique, utilisatrice des média de l'ère de Bill Gates ; mais l'école de la République collabore efficacement à la disparition de la langue française, de plusieurs manières et d'abord sur ce point capital : dans cet exemple que donne une circulaire : « les étoile [sans s] brille [sans ENT] dans le ciel », il est

recommandé d'encourager l'élève parce que « ciel » est écrit correctement, alors que l'on capitule sur le *vidimus* ! D'où apercevoir le *broken french* à venir, une langue imprécise et sans capacité *littéraire* particulière, qui perd sa spécificité, son identité donc son attraction, puis s'affaiblit encore en retour.

### *L'anglobal*

Les Anglo-saxons n'ignorent pas leur dette envers les « Normands », mais ils refusent massivement, au fond, de savoir que leur langue *procède* du français à hauteur de 63% et à travers 37.000 mots (plus que *l'intégralité* du *Dictionnaire* de l'Académie française en 1835). La plupart s'étonnent à la façon de George W Bush : « *the problem with the French is that they don't have a word for entrepreneur* ». Pour dire « Let's Stop Pretending That French Is an Important Language » (« Cessons de *prétendre* que le français est une *langue importante* »), le *New Republic* (du 2 février 2014) doit quand même utiliser quatre mots français sur cinq. C'est leur problème — qui va de pair avec un autre symptôme analogue, leur propension hégémonique.

Toutefois il y eut échange millénaire entre la langue française et sa bouture anglaise, une forme de tennis (du français *tenez*). Or, tel est le phénomène en cours : les francophones *ne renvoient plus la balle*. Pour la première fois dans l'histoire de la langue française, les mots anglais ne sont plus *usinés sur place* et renvoyés, mais au contraire ils se *substituent* aux mots français existants. Air France au téléphone : « Vous avez fait un *non-show* ». Comprendre : je ne me suis *pas présenté* au départ. Le premier ministre qui appelle par ailleurs au « patriotisme alimentaire », parle de « France *bashing* ». Voyez le mot *booster*, qui agit comme un *silure*, ce poisson parasite qui avale les autres espèces : on ne sait même plus quels à mots français il se substitue ! Il vient à la place de *propulser* (origine latine), ou de *dynamiser* (origine grecque), récemment disparus au profit de l'oreille anglo-saxonne. La langue française ne s'entend plus de la même oreille — passant de la *romane* à la *gothique*. Fin du tennis ! Il est mortel de ne pas jouer.

Il s'agit pour l'essentiel, au fil des reculades réelles, d'une domination *imaginaire*. Un seul exemple ? Il n'y a de nos jours *pas une seule* automobile française sur tout le territoire des Vous d'Amérique (hormis les voitures de collection, les quarante *dedenches* qui ont défilé pour le *Bastille day* à New York en 2014). Mais pour vendre son dernier modèle, Peugeot le filme sur le Brooklyn bridge ! On n'est reconnu qu'à travers le regard du maître, autrement dit on se

vit inconsciemment comme l'outre-mer. L'analyse la plus rigoureuse appelle le terme de *colonisation* : la Vous est en situation de colonisation, et pire encore d'autocolonisation ; c'est pourquoi l'on parle *par substitution* la langue du maître — 18 mots d'anglais enregistrés dans une conversation de 2mn30, situation de travail banale dans un bureau à Paris en 2014. Eurodysney s'étend à toute la France.

### *Changement de latin*

Une écrasante responsabilité historique échoit à Lionel Jospin, ce ministre de l'Éducation nationale qui commettait des fautes d'orthographe, ce Premier ministre qui s'illustrait en prononçant un discours en anglais à Montréal, quand il ferma la fontaine latine, en 1993, rompant, après cinq siècles glorieux, avec les Humanistes de la Renaissance : il ignorait que lorsque l'on arrache les *racines* d'une fleur, elle se fane. Depuis, on croit devoir puiser un mot nouveau par jour dans le néo-latin que devient l'anglo-saxon. L'ignorance de ces *messieurs*, dont s'indignait Du Bellay, « *vous qui êtes si ennemis de votre langue* » tient en ceci : les instrumentalistes croient que les mots s'équivalent d'une langue à l'autre. Or une langue *pense* différemment la relation à l'autre, le sujet, la relation, la femme, le genre, le monde — ainsi la langue française abandonne-t-elle sa conception unique du féminin en perdant le e muet, en cessant de décliner les pronoms relatifs (*lequel*) au profit du neutre anglo-saxon. Les linguistes comme les politiques ignorent le lien du Symbolique, et de l'Imaginaire au Réel : l'arrivée du neutre, par exemple (dont les *Femen* sont une avant-garde) s'accompagnera de très réelles transformations juridiques de type anglo-saxonnes, annonce un changement de civilisation.

### *La capitulation imaginaire*

Nombreux sont ceux de par le monde qui considèrent que « la culture française apporte quelque chose de différent, d'inouï et d'original » (Julia Kristeva), et nombreux les pays pour qui cette culture représente une alternative : la seule chance de survie de la culture française, son objectif même aussi, qui ne cesse d'universaliser, tenaient en cette stratégie qui ne s'oppose à personne, et consiste à être soi-même. Depuis le calamiteux discours de Giscard d'Estaing, grand fourrier de la langue française, annonçant au monde son élection en anglais (mai 1974), le message est passé : les politiques se

couchent, les clercs trahissent, font le lit de la langue du maître. Hier encore, Françoise Le Bail, directrice générale de la Justice à la Commission européenne, s'exprimait en anglais à Bruxelles, Monique Canto-Sperber nomme « *Research university* » les Universités de Paris, et de reculades en roucoulades les Galloriciens poussent la servilité (comme Robert Debré) jusqu'à croire qu'il faut faire venir les étudiants du monde en France pour apprendre l'anglais. Sur un échiquier, les français auront cédé à la langue du maître toutes les pièces, dans tous les domaines, et se préparent à se faire prendre la reine : passer à l'anglais de la maternelle à l'université, tel était le sens de la piteuse loi collaboratoriaso, renversement historique de Villers-Cotterêts. Après les trente glorieuses, les quarante piteuses.

L'Europe se fait de Bruxelles, comme le Congo jadis. L'Union européenne « en ignorant les parentés culturelles qui peuvent exister entre les différentes nations » (Agamben) a décidé que l'Europe parlerait anglais. Les Galloriciens, tous fédéralistes européens, s'empressent d'appliquer la Voix du maître qui implique en deux générations la disparition de la langue française, appelée à son devenir-shiak (le sabir du Nouveau-Brunswick : *je watch la tivv*), langue régionale parmi d'autres. L'opposition droite-gauche n'a aucune pertinence en cas de tempête ; alors remonte le clivage le plus fondamental de toute l'histoire de France, entre Armagnac et Bourguignons : du point de vue de la langue, qui est le point de vue essentiel, nous sommes en 2014 comme en 1420. Albert Camus avait prévenu : « *Mal nommer les choses ajoute du malheur aux hommes* ».

Alain Borer